

Françoise du Sorbier

Chronique de l'an X

Vertes et rouges, les affiches annonçant les dixièmes Assises nous accueillent dès la sortie de la gare. Verte et rouge aussi la décoration luxuriante et fleurie de la salle d'honneur de la mairie où se déroule la séance d'ouverture du vendredi 12 novembre, sous l'œil bienveillant d'une Vénus pâle et massive. L'assistance est nombreuse : beaucoup de visages familiers, mais aussi de jeunes traducteurs qui viennent pour la première fois. Le brouhaha joyeux se calme lorsque Jean-Pierre Camoin, sénateur-maire d'Arles, prend la parole. Avec sa chaleur coutumière, il souhaite la bienvenue aux traducteurs, « chevaliers de la liberté et de la rencontre des cultures ». Il salue la mémoire de Laure Bataillon et de Françoise Campo, qui seront très présentes parmi nous lors de ces journées. Dans son allocution, Jean Guiloineau évoque un texte du XVII^e siècle qui fait... le procès des traducteurs. Cités à comparaître devant Apollon, ceux-ci sont accusés de « trancher les parties nobles des textes originaux », de « provoquer des épanouissements de rate au lieu de transports d'admiration », bref, de mensonges et d'infidélité(s ?). Voici lancée la balle qui rebondira au cours de plusieurs débats sur les rapports de travail entre traducteurs et auteurs.

C'est encore un texte ancien, les *Vies des hommes illustres* de Plutarque traduites par Jacques Amyot, qui inspire la conférence de Sylvère Monod. Plus pince-sans-rire que jamais, il fait un exposé aussi rigoureux que délectable en suivant les règles les plus strictes de la rhétorique classique. Au terme de la péroraison, il met l'auditoire au défi d'imiter Jacques Amyot, traducteur et évêque, ce qui laisse la partie féminine dudit auditoire perplexe mais convaincue que Sylvère, lui, n'est pas misogyne.

La fin de l'après-midi réunit, sous la houlette de Martine Segonds-Bauer, directrice de la Maison des écrivains, deux « couples » (la métaphore sera reprise souvent) auteur-traducteur : Breyten Breytenbach et Jean

Guiloinéau, Adriaan Van Dis et Nadine Stabile. Le lendemain après-midi, ce sera au tour de Karin Wackers, directrice de la Maison Antoine Vitez, de conduire la suite des débats avec Ismaïl Kadaré et Jusuf Vrioni, Nedim Gürsel et Zühal Türkkan, Alfredo Bryce-Echenique et Jean-Marie Saint-Lu. On trouvera dans les prochains *Actes* un compte rendu détaillé de ces échanges, vifs, drôles et riches, qui ont été d'abord un hymne à l'amitié. Mais la question qui revient dans les deux tables rondes est celle du rapport de chacun à l'écriture : comment les auteurs présents acceptent-ils la métamorphose de leur texte ? Y a-t-il, à terme, interaction entre écriture initiale et traduction ? Les réponses sont nuancées, mais, au fond, pas si différentes. Au-delà des questions lexicales souvent liées à la culture, ou des cas ponctuels où la traduction renvoie l'auteur à son propre texte, se dégage l'idée qu'une fois le texte produit par l'auteur, il est dans le camp du traducteur. Comme le dit fermement Jean-Marie Saint-Lu à propos de son auteur (Bryce-Etchenique) : « Je connais le français beaucoup mieux que lui ! » Si le traducteur consulte l'auteur dans ses moments de doute, il s'estime néanmoins maître à bord. Nedim Gürsel, à qui un éditeur proposait d'écrire directement en français, lui a répondu tout net : « Mon pays, c'est la langue turque ». À chacun son domaine, donc... Il y a peu de contestation au cours de ces échanges. On peut, avec Jacques Thiériot, en regretter l'absence : au cours de chaque traduction, qui ne connaît des moments d'exaspération ou de découragement intense à force de se battre avec le texte ? Il n'y a guère été question de cette dimension abrasive, alors que dans notre expérience quotidienne, elle va parfois jusqu'à l'insoutenable. Mais peut-être touchons-nous là un point dont il est difficile de débattre en public ?

Une autre question a été évoquée : celle du nom du traducteur. Longtemps, celui de Jusuf Vrioni a été absent à cause du contexte politique albanais. Or, dans bien des cas, c'est à partir de sa version française qu'a été traduite et connue l'œuvre de Kadaré dans le monde ! Paradoxe instructif que cet anonymat du « passeur ».

Tous les auteurs présents parlent si bien français qu'ils permettent à l'auditoire de faire une expérience décapante : se voir de l'extérieur et, par rebond, sentir l'étrangeté de sa propre langue. Lorsque Etchenique décrit, avec un apparent accablement, son calvaire d'écrivain confronté à la déception permanente qu'il engendre chez ses interlocuteurs français (latino-américain, il n'est ni pauvre, ni inconnu chez lui... ni même réfugié politique), la salle est prise de fou-rire. Il nous a bien épinglés, Etchenique, avec son air malheureux de Droopy et son regard acéré sous des paupières somnolentes ! Quant au français, il semble perçu par les écrivains présents comme une langue redoutable dans sa précision et ses contraintes parfois réductrices. Investie

d'une mission civilisatrice et d'une valeur universelle, la langue française paraît intellectuelle et figée, deux mots plusieurs fois répétés.

À la table ronde de l'ATLF, Rémy Lambrechts lance le débat sur les mutations de l'édition, leurs conséquences pour les traducteurs et pour l'épineux problème des droits. Les oreilles se dressent. Élisabeth Parinet, professeur à l'École des Chartes, donne sur les ventes par clubs et celles en livres de poche des chiffres éloquentes. Sylvie Girard, consultante spécialisée dans l'édition et le multimédia, rive le clou en précisant l'influence des nouvelles technologies sur l'accès au document écrit et les enjeux qui en découlent. Paul Fournel, président de la Société des gens de lettres, souligne que le développement de la photocopie de textes protégés doit être porteur de droits d'auteur – et de traducteurs. Il propose également que s'engage un dialogue avec les différents acteurs du livre sur le prêt public payant, afin que les auteurs touchent des droits lorsque leurs livres sont empruntés en bibliothèque, comme c'est déjà le cas dans plusieurs pays. Les questions, nombreuses, témoignent d'une certaine inquiétude dans l'assistance.

Heureusement, temps forts et moments de détente alternent lors des Assises. Le vendredi soir, la fête a été gaie et le « dîner républicain », comme l'a baptisé Jean Guiloineau, est assorti d'un bal. À défaut d'une acoustique parfaite, la bonne humeur règne. Fête encore le samedi à l'issue des deux tables rondes, avec la remise des prix Halperine-Kaminsky décernés par la Société des gens de lettres. Prix « découverte » pour un jeune traducteur de l'estonien, Antoine Chalvin ; prix « consécration » pour une Pascale Delpech rayonnante. Le prix Nelly-Sachs, décerné en présence de Mme Julia Tardy-Marcus, aussi discrète que souriante, récompensait José Turpin pour sa traduction de *De la nature* de Lucrèce : de quoi réjouir le cœur de tous ceux qu'inquiètent le recul des langues classiques dans l'enseignement secondaire.

Le Méjan était comble pour la remise des prix et les résultats du concours Atlas junior. Rien de plus difficile à traiter qu'un thème apparemment banal tel que celui du joyeux anniversaire. Ni les textes ni leur mise en voix et en espace par Teresa Thiériot n'ont sacrifié à la facilité. Bravo, Teresa et toute la troupe ; bravo, Monsieur le maire, à la clochette. Et bravo à la reine d'Arles, sublime en robe bleu paon et châle noir.

Après le dîner, une assistance nombreuse se retrouve dans la bibliothèque du Collège pour écouter des poèmes traduits des langues de l'ex-Yougoslavie, présentés par Mireille Robin et dits par Pierre Sadoni.

Répartis sur deux matinées, les ateliers ont été consacrés en majorité à des langues dites « rares ». Moments privilégiés où l'on se retrouve pour

le pur plaisir de traduire. J'ai découvert la séduisante perversité des langues agglutinantes. L'atelier de yiddish, notamment, a ravi ses participants, fascinés par l'intrication d'une langue sacrée et masculine, l'hébreu, et d'une langue féminine, dérivée de l'allemand. On aimerait avoir le don d'ubiquité pour assister à tous les ateliers !

Le dimanche, une discrète effervescence règne sur la place de la mairie, où l'on attend Monsieur le ministre de la Culture et de la Francophonie. À deux heures, on se bouscule dans la salle d'honneur de la mairie. Aline Schulman et moi, curieuses, nous sommes installées de façon à bien voir, mais avons le dos coïncé contre les sournaises cannelures des boiseries... À la longue table, fleurie de frais, prennent place, de gauche à droite, Monsieur le préfet de région, Jean-Pierre Camoin, Umberto Eco, Jacques Toubon et Jean Guiloineau. Monsieur le sénateur-maire ouvre la séance en soulignant que la venue de Jacques Toubon constitue une reconnaissance du métier de traducteur. De l'intervention éblouissante d'Umberto Eco, je retiens une idée neuve, celle d'une sorte de « tiers commun » qui interviendrait entre le moment où le traducteur déconstruit le texte et celui où il le reconstruit dans sa propre langue. Cet espace-là serait celui où existe la langue parfaite. À ceux qui tiennent qu'il y a un incommensurable entre les langues, la traduction prouve empiriquement que cette langue parfaite existe bien. « Le polyglottisme est quelque chose qu'aucune théorie sémiotique ne peut justifier, mais que toute pratique langagière fait vivre », dit Umberto Eco. Voilà de quoi réfléchir lors de prochaines Assises.

Jacques Toubon souligne le rôle de la traduction à l'heure où se forme l'entité européenne, fondée sur le respect des cultures et la multiplicité des langues. Tout le monde se lève lorsque le ministre remet à Umberto Eco les insignes de la Légion d'honneur. Présents dans la salle, les deux traducteurs de l'essayiste et romancier italien, Myriem Bouzaher et Jean-Noël Schifano, s'associent à la joie de l'événement. Il faut refaire une prise pour les photographes... La cérémonie s'achève.

Au dehors, nous retrouvons la place blonde sous le soleil. Il nous reste le temps de faire une dernière promenade autour des arènes, d'aller voir le Rhône et d'admirer encore les façades sculptées où, à chaque passage, se révèle un nouveau détail. Sur les Lices, les terrasses accueillent les petits groupes de ceux qui ont du mal à se séparer. Le temps manque toujours aux Assises pour sacrifier comme on le voudrait à l'amitié. Trop vite vient l'heure de se diriger vers la gare routière. Sylvère Monod, à qui je demande mon chemin, me dit : « Tu n'as qu'à suivre la main qui écrit ! » Suivons donc son conseil. Et rendez-vous l'an prochain !